



VOL. V.—No. 21.

MONTREAL, JEUDI 21 MAI 1874.

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LA ST. JEAN-BAPTISTE

Nous exprimions, l'autre jour, l'espérance que les Canadiens de l'Etat de New-York abandonneraient leur projet de Centenaire, afin de pouvoir se joindre à la grande fête du 24 juin dans notre ville. La lettre suivante confirme à la fois nos prévisions et la bonne idée que nous avons du patriotisme de nos amis :

New-York, 5 mai 1874.

A. M. ALF. LAROCQUE, jr.,
Sec. comité d'organisation de Montréal.

Cher monsieur,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre du 29 avril, qui a été soumise à une réunion des signataires de la circulaire. J'ai été chargé de vous remercier de l'avoir présentée, selon notre désir, au comité d'organisation de la société de Montréal, tout en regrettant la décision à laquelle il en est venu.

La constitution principale sur laquelle reposait notre projet de centenaire ayant été rejeté, le comité provisoire du centenaire 1875 croit devoir retirer son projet pour le présent et vous prie de ne pas le soumettre, par conséquent, aux délibérations de la société de Montréal.

Pour le comité,

(Signé),

GEORGES BATHORLOR.

AVENTURE DE VOYAGE

Il y a de cela quelques semaines, deux Québécois faisaient une excursion vers Rimouski. En ces paroisses éloignées on retrouve la franche et cordiale hospitalité des anciens jours. Aussi nos deux touristes avaient-ils accepté le vivre et le couvert chez un brave bourgeois du lieu. Pendant qu'on se livrait dans la maison aux apprêts du repas, des groupes nombreux paraissant en proie à la plus vive curiosité, ne cessaient de passer et d'entourer la maison où le propriétaire lui-même se confondait en soins, en prévenances de toutes sortes envers ses hôtes. Un grand brun, surtout, découpé en hercule, semblait être l'objet particulier de cette sollicitude. Sous les prétextes les plus oiseux, les plus hardis de la foule pénétraient dans les appartements et cherchaient du regard à découvrir celui qu'on leur avait signalé.

Le grand brun se montrait il par hasard, c'étaient aussitôt des sourires, des clin-d'œil, des signes d'intelligence, des coups de chapeaux, des exclamations d'étonnement et de sympathie. Notre voyageur, naturellement fort surpris, répondait avec bienveillance et politesse à ces démonstrations familières et courtoises.

Lorsqu'il confondu, tout interloqué de ces salamalecs, notre gaillard interrogeait d'une façon muette le visage de son amphitryon, celui-ci, souriant d'un air entendu et discret, lui pressait significativement la main, lui donnait une bourrade amicale ou bien se rapprochant lui glissait à l'oreille ces mots mystérieux :

« Je sais tout. Ne craignez rien, ces braves gens vous ont reconnu et vous pouvez compter sur eux comme sur moi même. »

Des notables de l'endroit étant survenus, on dut leur présenter notre voyageur. Une fois c'était le propriétaire, une autre fois c'était son compagnon de voyage qui déclinaient la phrase stéréotypée :

« J'ai l'honneur de vous présenter M. Montpetit, de Québec. »

Les nouveaux venus, s'emparant alors de la main de

l'étranger, la secouaient avec force, et chacun d'eux, en se retirant ne manquait point de sourire et de répéter en passant :

« Nous savons tout ! Chut ! Compris ! »

D'autres se contentaient de hocher la tête d'une façon significative et quittaient la place en plaçant leur index sur leur bouche fermée.

Que diable signifiait cette pantomime ?

Fort intrigué notre touriste s'adressa à la dame de la maison :

« Je ne pensais point être aussi connu que cela dans votre localité, lui dit-il. »

— « Oh ! monsieur, on ne vous a jamais vu, c'est vrai, mais on vous connaît bien, allez ! Beaucoup de personnes ici ont même votre photographie ! »

Et les servantes qui étaient aux écoutes, d'assurer que ce que disait madame était la vérité pure.

— « Mais je pense qu'il y a erreur ; on me confond sans doute avec quelqu'autre. »

— « Allons, allons, monsieur, inutile de nous mettre à l'épreuve ; on ne vous trahira pas. »

Une fois à table, et durant le repas, la conversation fut des plus animées. A chaque plat l'amphitryon demandait avec intérêt à son hôte s'il avait conservé l'habitude de la cuisine nationale, s'il se souvenait des mets du pays, et s'il ne regrettait point sa vie, si libre et si indépendante.

Comme bien on le pense, notre homme répondait qu'il n'avait jamais vécu d'autre cuisine, qu'il ne regrettait rien, et ne comprenait point du tout où l'on voulait en venir. L'hôtesse alors lançait une œillade en dessous à son compagnon, tandis que le propriétaire frappant familièrement sur l'épaule du convive ahurri :

« Farceur, disait-il, je sais tout ! inutile de dissimuler, allez ! »

Et il accompagnait son accolade d'un gros rire, se renversant sur le dossier de sa chaise, en clignant malicieusement des yeux.

Le repas achevé, on proposa un tour de promenade sur la plage. Il fallait traverser la ville pour s'y rendre. A peine avait-on fait quelques pas dans la rue principale que sur le seuil des portes, aux croisées des maisons, se pressaient des hommes, des femmes, des enfants, et tout ce monde saluait qui du bonnet, qui de la tête, qui de la main, le groupe cheminant. Nos voyageurs rendaient à qui mieux mieux les saluts : cela dura ainsi une grosse demi-heure. Au retour, la nuit étant venue, mit heureusement un terme à cette salutation générale.

Lorsqu'il s'agit du départ et de regagner Québec, le propriétaire emmena ses hôtes dans la cour en arrière de l'habitation où se trouvaient trois carioles remplies de jeunes hommes :

« Voici des gars, fit-il en s'adressant au grand brun, qui sont résolus à vous défendre coûte que coûte. »

Puis se rapprochant de l'homme.

« Ils sont tous armés, ajouta-t-il, et s'ils veulent vous enlever, il n'y aura pas trop d'un régiment. »

« Je vous assure que je n'ai nul besoin de cette escorte, mon cher monsieur ; je remercie ces braves garçons de tout mon cœur ; mais je ne cours aucun risque. »

— « Allons, allons, point de bravades, ni d'imprudences. Vous vous devez aux vôtres. »

« — En effet je me dois à ma famille. »

« — Et à votre peuple donc ? »

« — Mon peuple, moi ? à qui pensez-vous donc avoir affaire ici ? »

« — C'est bien, c'est bien. Embarquez ! »

Et le brave homme l'ayant fait asseoir dans la voiture se pencha à son oreille :

« Bon courage, M. RIEL, lui dit-il à voix basse, et à bientôt. »

Puis, ayant fait un signe au cocher, le cheval partit au galop, suivi de toute l'escorte dont l'arrivée au dépôt du chemin de fer fit sensation parmi les employés.

Une fois dans le wagon :

« As-tu compris quelque chose à toute cette aventure, demanda M. Montpetit à son compagnon. »

« Mon ami, c'est une mystification dont je me déclare l'auteur de complicité avec ton teint et tes cheveux. »

« — Comment ? »

« J'ai voulu te prouver quelle était la popularité de Riel. »

RIEL ET SON ACCUSATEUR

Ceux qui voudraient connaître la valeur des hommes qui accusent Riel de trahison aimeront à lire la lettre suivante de Bruce, le bras droit du fameux procureur-général Clarke :

St. Boniface, 18 Avril, 1871.

CHER AMIE,

depuis longtemps je désirais vous dire un mot, à l'égard de notre situation journalière vous savez sans doute de quelle manière nous avons été traité par ces nouveaux venus orangistes dans trois ou quatre semaines, nous serons débarrassés de ce bataillon indiscipliné gens sans cœur et sans foi, qui sont venus exprès pour mettre à feu et à sang s'ils en avaient occasion.

Une partie de ce bataillon, son licencié, (decharger) tous se rendre au portage la prairie je vous répons, bien déterminer à faire une émeute, il son déjà organiser, mais contre qui, vous diré peut-être, sans doute contre le gouverneur mais bien plus contre les mitis, est-ce tous, non, puisque j'ai attendu un de ces volontaire dire avans que la neige couvre de nouveau le sol Macdougall sera rentré dans la Province, épuis, comme gouverneur.

Vous voyé cher amie, des gens semblable peuve tout faire en mal surtout je vous répons mon cher amie que je suis fatigué, tellement que je suis épuisé de santé, voyant des outrages commi contre mes semblable, et cela presque tout les jour, hier encore N... était allé voir sa femme, j'avais envoyé mon neveu avec lui, et bien en rencontrant un volontaire il lui dit arrête je vous rencontreré demain épuis ce pauvre N... pour vaqui a ses affaires qu'il son indispensable, est obligé de resté chez moi et se cachez pour ainsi dire le jour et la nuit je m'étais déterminé d'envoyé à Mr... notre amie, des correspondance, afin lui de les envoyé à la Presse de St. Paul.

mais je c'ains beaucoup pour moi ces pourquoi je nenvois point pour le présent.

je suis décidé a partir au premier occasion pour le Pembina, afin la, DE ME METTRE SOUS LES AILE DE L'AIGLE.

ces bien déplorable voyant que le Canada avait sé bien promie au mitis par leur délégué, de menqui se grendement à leur promesse, ces bien des anglais.

Voici le désir le pari mitis qui ont prie par a leur droit, si hon. W. O'Donoghue vient avec une petite force, il s'unisse à lui, bien comprise les armes à la main, il ajoute que ces mêmes fusils seront non seulement déchargé sur un.

Oui cher amie ces bien le malheur si Schultz avait é tué ainsi que sa clique nous aurions je pense SAUVE LE PAYS.

prèsque que a tout les melle je pense d'écrire à l'hon... père, épuis je suis tellement découragé que j'ai point de soucie d'utol.

hé, oui, sé nous avons écouté nos bon amie de l'autre côté des ligne, nos serions tranqu'il aprésents, je ne voudrait rien dire contre Riel, parce qu'il est en exil, la seul Planche de salut, C'ÉTAIT BIEN L'ANNEXION.

Vous comprenez tant que la fleur d'orangiste sera ainsi, le pays sera toujours en désordre.